

Un rail courbé comme une femme me dit : marche sur
moi mon amant
et le pavé me donne le sein des vagues gonflées à
embrasser.

Sur l'Olympe aigu des cheminées se tient un Apollon
de fer
Le moteur tendant ses muscles hennit comme un cheval
rassasié
Verse les torrents bouillants du plasma d'acier
sur les rues et les boulevards criards de mes veines qui
bruisent

la sphéricité de ma tête sonnante rêve à la quadrature
les filets des griffes de mon pied veulent être subjugués
par le rail
j'annoncerai aux quatre coins à travers les tuyaux de
mes mains et de mes pieds
que déjà je ne veux plus être un homme que je veux
être une machine une dynamo.

Julian PRZYBOS (1901)

LE DEPART

Tu tenais de nouveau la confiance — et de nouveau
tu doutais
(la fermeture des rampes croassait effarouchée...)
quand
au-dessus des constructions d'acier et de verre
s'arrêta le train

le fait
qui sous les coups puissants des roues sortait au-delà
du désespoir.

La locomotive
traînait son long et lourd chagrin.

Dans la lumière peu profonde des lampes allumées trop
tôt

le monde est devenu étrange
et il évitait...

— Il se cassa dans les larmes brisées sans bruit.

Ta forme se couvrait de brume et s'effaçait
l'espace se déployait entre nous.

En disparaissant me frôla l'adieu de ta main
l'air sans main.

L'EQUATION DU CŒUR

On a étouffé l'air avec les étendards
Les révoltés mettent de la dynamite
en dessous de tous les arcs de triomphe.
Qui suis-je ? Exilé des oiseaux.

La table sous ma plume se gonfle jusqu'à ses limites
dépasse la mesure
comme un char qui doit partir à l'attaque.
La maison brûle déjà en moi, c'est l'incendie de demain
le cœur m'attaque plus vite.

Le shrapnel éclate des troncs des réverbères
en même temps on allume les lampes dans les rues
Le jour passe avec le chant armé des militaires et râle.

Les côtes des gazons tombés se hérissent sur l'herbe
rousse.

Vivant je marche à travers la ville qui existe mais qui
déjà appartient au passé

Qui suis-je ? Exilé des oiseaux.

Les jardins. — La nouvelle lune comme une épine sort
des branches —

Le monde sans moi s'accomplit libre et insensible
et seulement sur la tête tombent les feuilles d'automne
comme du laurier

... pour que je ne me taise jamais.

Doux
j'aurais changé chaque poche en un nid pour les
hirondelles
qui s'envolent loin des hommes.

PRINTEMPS 1941

La lueur verte. Les arbres ont tiré
Le voile de la neige est tombé de me yeux.
Printemps. Il pousse au-dessus de ma tête

Comme si je cueillais
du ciel une rose pleine de sang
je peux sortir avec mon poing levé
la guerre.

Un avion de bombardement touché s'écrase contre la
terre.

Seulement cette main m'est restée
libre.

Au-dessus d'un rempart anti-aérien
sur les champs labourés par les obus
éclatez de la terre avec plus de feu
fleurs de l'histoire
Pavots qui traversez les frontières.

Cette main sans charrue mais de la terre
pour vous les vaincus
j'orne
votre abri
avec des feuilles de chêne

Je sème le vent, je ramasse l'arc-en-ciel.

AU-DESSUS D'UN INSURGE TOMBE

L'aube se lève avec chaque explosion
tu tombes.

Libre soulevé des collines paternelles
j'écoute
c'est seulement la lueur et l'écho des salves

de la nuit comme de la fenêtre d'une maison brûlée
je vois

les rues de Varsovie en flammes
au-dessus des blessés gagnant la mort avec les armes
qui déploient les étendards des champs de bataille
le pansement infini et plein de sang

tu saignes
déjà libre.

Jan BRZEKOWSKI (1903)

AUTOBIOGRAPHIE

Je ne savais pas crier ni serrer les doigts
le cri m'étouffait comme une arête de poisson
de ma bouche sortait un fausset déchiré
il n'était pas le mien, désagréable
aigu.

Les paroles me séduisaient comme les bulles de verre
quand j'étais encore un petit garçon
et quand pendant les vacances
le bateau
dans la mare m'enseignait après l'école
les premiers principes de navigation.

comment
les fleurs de châtaigniers de la petite ville
qui marquaient la saison des certificats et des excursions
la saison des promenades dans les parcs les dimanches
et les jours de fête